

ments inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action ; ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait demeuré en présence de son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler ; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi, que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poëme, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on n'apprend que par un récit¹.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue, et cacher aux yeux la mort du comte, afin d'acquiescer et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé ; et cette mort, qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante, n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang, et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé, par ce qu'il devait à son honneur, d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.

¹ Segnius irritant animos demissa per aures,
Quam quæ sunt oculis subjecta fidelibus.

(De Arte poetica, v. 480.)

PERSONNAGES.

D. FERNAND, premier roi de Castille.
D. URRAQUE, infante de Castille.
D. DIÈGUE, père de don Rodrigue.
D. GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.
D. RODRIGUE, amant de Chimène.
D. SANCHE, amoureux de Chimène.
D. ARIAS, } gentilshommes castillans.
D. ALONSE, }
CHIMÈNE, fille de don Gomès.
LÉONOR, gouvernante de l'infante.
ELVIRE, gouvernante de Chimène.
Un page de l'infante.

La scène est à Séville.

ACTE PREMIER¹.

SCÈNE I. — CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère ?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père ?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez ;
Et, si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois,
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix ;
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;

¹ Dans l'origine, le *Cid* portait le titre de tragi-comédie, et s'ouvrait par une scène entre le comte de Gormas et Elvire, dans laquelle Corneille mettait en dialogue ce que Chimène apprend par le récit de sa suivante ; en changeant la forme de son exposition, l'auteur donna plus de rapidité à son action. (V.)

Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
 Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
 La douce liberté de se montrer au jour.
 Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
 Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue ?
 N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
 Entre ces deux amants me penche d'un côté ?

ELVIRE.

Non, j'ai peint votre cœur dans une indifférence
 Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
 Et, sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
 Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.
 Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
 M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage ;
 Et, puisqu'il vous en faut encor faire un récit,
 Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit.
 « Elle est dans le devoir, tous deux sont dignes d'elle,
 « Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
 « Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
 « L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.
 « Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
 « Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
 « Et sort d'une maison si féconde en guerriers,
 « Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
 « La valeur de son père, en son temps sans pareille,
 « Tant qu'a duré sa force a passé pour merveille ;
 « Ses rides sur son front ont gravé ses exploits,
 « Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
 « Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
 « Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
 Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
 A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;
 Mais, à ce peu de mots, je crois que sa pensée
 Entre vos deux amants n'est pas fort balancée.
 Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur ;
 Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste, il sera sans rival ;
 Et, puisque don Rodrigue a résolu son père

Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
 Refuse cette joie et s'en trouve accablée.
 Un moment donne au sort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II. — L'INFANTE, LÉONOR, UN PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse.

Le page rentre.

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse ;
 Et dans son entretien je vous vois chaque jour
 Demander en quel point se trouve son amour.

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet ; je l'ai presque forcée
 A recevoir les traits dont son âme est blessée .
 Elle aime don Rodrigue, et le tient de ma main,
 Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain ;
 Ainsi, de ces amants ayant formé les chaînes,
 Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines.

LÉONOR.

Madame, toutefois, parmi leurs bons succès,
 Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès.
 Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
 Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse ?
 Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux,
 Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?
 Mais je vais trop avant, et deviens indiscrette.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.

Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu.
L'amour est un tyran qui n'épargne personne.
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,

Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,

Si je sors du respect pour blâmer cette flamme.
Une grande princesse à ce point s'oublier,
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier !
Et que dirait le roi, que dirait la Castille ?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang,
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que, dans les belles âmes,
Le seul mérite a droit de produire des flammes ;
Et, si ma passion cherchait à s'excuser,
Millé exemples fameux pourraient l'autoriser :
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire s'engage ;
La surprise des sens n'abat point mon courage ;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée
Avec impatience attend leur hyménée ;
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui.
C'est un feu qui s'éteint faute de nourriture ;
Et, malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable.
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable :
Je travaille à le perdre, et le perds à regret ;
Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne
A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
Je sens en deux partis mon esprit divisé.
Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé.
Cet hymen m'est fatal, je le crains et souhaite :
Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite.
Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas,
Que je meurs s'il s'achève, ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela, je n'ai rien à vous dire,
Sinon que de vos maux avec vous je soupire :
Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent ;
Mais puisque, dans un mal si doux et si cuisant,
Votre vertu combat et son charme et sa force,
En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
Espérez donc tout d'elle et du secours du temps.
Espérez tout du ciel ; il a trop de justice
Pour laisser la vertu dans un si long supplice.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie ?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
Remettre mon visage un peu plus à loisir.
Je vous suis.

SCÈNE III. — L'INFANTE.

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
Mets enfin quelque borne au mal qui me possède,
Assure mon repos, assure mon honneur.

Dans le bonheur d'autrui, je cherche mon bonheur.
Cet hyménée à trois également importe;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers, et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop, allons trouver Chimène,
Et, par son entretien, soulager notre peine.

SCÈNE IV. — LE COMTE, D. DIÈGUE¹.

LE COMTE.

Enfin, vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi;
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

D. DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes;
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

D. DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite :
La faveur l'a pu faire autant que le mérite.
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu,
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre :
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre.
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils ;
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts, ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité.
Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince ;

¹ Aujourd'hui, quand les comédiens représentent cette pièce, ils commencent par cette scène. C'est J.-B. Rousseau qui fit ce changement et qui supprima le rôle de l'infante.

Montrez-lui comme il faut régir une province,
Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi ;
Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
Passer les jours entiers, et les nuits à cheval,
Reposer tout armé, forcer une muraille,
Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille :
Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait,
Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

D. DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
Il lira seulement l'histoire de ma vie.
Là, dans un long tissu de belles actions,
Il verra comme il faut dompter des nations,
Attaquer une place, ordonner une armée,
Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir ;
Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
Et qu'a fait, après tout, ce grand nombre d'années,
Que ne puisse égaler une de mes journées ?
Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui ;
Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois.
Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire :
Le prince, à mes côtés, ferait, dans les combats,
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire ;
Et, pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

D. DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi.
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;

Enfin, pour épargner les discours superflus,
 Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
 Vous voyez, toutefois, qu'en cette concurrence,
 Un monarque entre nous met quelque différence.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

D. DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

D. DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

D. DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

D. DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

D. DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

LE COMTE.

Ne le méritait pas ! Moi ?

D. DIÈGUE.

VOUS.

LE COMTE.

Ton impudence,

Téméraire vieillard, aura sa récompense !

Il lui donne un soufflet.

D. DIÈGUE, mettant l'épée à la main.

Achève, et prends ma vie après un tel affront,
 Le premier dont ma race ait vu rougir son front !

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

D. DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse !

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain,

Si ce honteux trophée avait chargé ma main.
 Adieu. Fais lire au prince, en dépit de l'envie,
 Pour son instruction, l'histoire de ta vie ;
 D'un insolent discours ce juste châtement
 Ne lui servira pas d'un petit ornement.

SCÈNE V. — D. DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
 N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
 Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers,
 Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?
 Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
 Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
 Tant de fois affermi le trône de son roi,
 Trahit donc ma querelle, et ne fait rien pour moi ?
 O cruel souvenir de ma gloire passée !
 Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
 Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
 Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
 Comte, sois de mon prince à présent gouverneur ;
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
 Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
 Malgré le choix du roi m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits, glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre, et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade, et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains.

SCÈNE VI. — D. DIÈGUE, D. RODRIGUE.

D. DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

D. RODRIGUE.

Tout autre que mon père,
 L'éprouverait sur l'heure.

D. DIÈGUE.

Agréable colère !

Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
 Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
 Viens me venger.

D. RODRIGUE.

De quoi ?

D. DIÈGUE.

D'un affront si cruel,

Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel ;
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie ;
 Et ce fer, que mon bras ne peut plus soutenir,
 Je le remets au tien pour venger et punir.
 Va contre un arrogant éprouver ton courage :
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage ;
 Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
 Je te donne à combattre un homme à redouter ;
 Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière,
 Porter partout l'effroi dans une armée entière.
 J'ai vu, par sa valeur, cent escadrons rompus ;
 Et, pour t'en dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est...

D. RODRIGUE.

De grâce, achevez.

D. DIÈGUE.

Le père de Chimène.

D. RODRIGUE.

Le...

D. DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour :
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour ;
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin, tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi,
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi.
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je vais les déplorer. Va, cours, vole, et nous venge.

SCÈNE VII. — D. RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
 D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
 Misérable vengeur d'une juste querelle,
 Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
 Je demeure immobile, et mon âme abattue
 Cède au coup qui me tue.

Si près de voir mon feu récompensé,

O Dieu, l'étrange peine !

En cet affront mon père est l'offensé,
 Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !

Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse :
 Il faut venger un père, et perdre une maîtresse.
 L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras.
 Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,

Des deux côtés, mon mal est infini.

O Dieu, l'étrange peine !

Faut-il laisser un affront impuni ?

Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
 Noble et dure contrainte, aimable tyrannie,
 Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
 L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
 Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,

Fer, qui causes ma peine,

M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

Il vaut mieux courir au trépas.

Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père ;

J'attire, en me vengeant, sa haine et sa colère ;

J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.

A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,

Et l'autre indigne d'elle.

Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
 Tout redouble ma peine.
 Allons, mon âme ; et, puisqu'il faut mourir,
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison !
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
 Respecter un amour dont mon âme égarée
 Voit la perte assurée !

N'écoutons plus ce penser suborneur,
 Qui ne sert qu'à ma peine.
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur,
 Puisque après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
 Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse :
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
 Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence,
 Courons à la vengeance ;
 Et, tout honteux d'avoir tant balancé,
 Ne soyons plus en peine,
 Puisque aujourd'hui mon père est l'offensé,
 Si l'offenseur est père de Chimène.

ACTE SECOND.

SCÈNE I. — D. ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
 S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut.
 Mais, puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

D. ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
 Il y prend grande part ; et son cœur irrité

Agira contre vous de pleine autorité.
 Aussi vous n'avez point de valable défense.
 Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
 Demandent des devoirs et des submissions
 Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie.

D. ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
 Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux.
 Il a dit, JE LE VEUX ; désobérez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime,
 Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;
 Et, quelque grand qu'il soit, mes services présents
 Pour le faire abolir sont plus que suffisants.

D. ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
 Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
 Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
 Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
 Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

D. ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
 Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
 Tout l'État périra, s'il faut que je périsse.

D. ARIAS.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
 Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
 Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

D. ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
 Prenez un bon conseil.

LE COMTE.

Le conseil en est pris.